LA TRADUCTION DES REFERENTS CULTURELS DANS LE ROMAN *LE TESTAMENT FRANÇAIS* D'ANDREÏ MAKINE VERS LE ROUMAIN

Iulia CORDUŞ, PhD Candidate, "Ştefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: In this article, we plan to analyze the importance of cultural and social elements in the translative approach, by giving some examples of translation into romanian of the novel Le testament français *by Andreï Makine. The translation process is an attempt to give a new life to the text for the target audience, so the state of the target culture proves to be very important and raises a problem of compatibility with the source culture. In the case that we submit for analysis, the researcher can wonder whether we are in the presence of only one source culture or of several, taking into account that the subject of the novel takes place in France and Russia. The reception of the translated work by the romanian readers is based on characteristics that are familiar for the audience, but also on the cultural differences between the three cultures involved. We plan to answer the question whether the romanian translation of Russian cultural elements flatters the original work or not.*

Keywords: cultural translation, compatibility, strategies, tramslation studies, cultural symbols

1. Sur la traduction et la culture

La problématique des référents culturels dans la traductologie s'impose comme un champ de recherche essentiel, qui implique des aspects clés pour un décodage réussi dans la langue cible. Une œuvre traduite doit être regardée comme le résultat de l'interaction des cultures avec les modalités de traduire, spécifiques à chaque traducteur et, donc, avec des interventions forcément subjectives. En analysant les traductions, nous avons essayé de prendre en considération l'appartenance culturelle de l'auteur et du traducteur, ainsi que les symboles inhérents du texte. Notre objectif a été d'observer si le processus traductif a mené à la constitution de « l'identité de sa propre culture » (Cordonnier, 2002 : 41) ou à l'effacement de l'Autre.

Loin d'être un simple transfert linguistique, la traduction transporte dans la langue cible le texte avec les informations historiques, culturelles, sociales implicites et assure les relations entre les cultures étrangères rencontrées. Une affirmation toujours vraie, mise en avant par Georges Mounin il ya cinquante ans, est que les deux conditions essentielles pour traduire une langue étrangère sont l'étude de la langue et de son ethnographie (Mounin, 1994 (1956) : 236). Comme notre analyse se propose de le montrer, les composantes culturelles jouent un grand rôle, y compris dans la traduction de spécialité qui contient des terminologies figées. Dix ans plus tard, Henri Meschonnic introduit le concept de « langue-culture », qui désigne le tout inséparable que forment la langue et la culture. Au-delà du transfert linguistique, le traducteur « déstructure, façonne, restructure l'identité » culturelle (Cordonnier, 2002 : 41) pour le bénéfice du public cible, ayant un rôle créateur, innovateur pour la langue.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

Définir la culture serait une mission trop ample pour notre exposé, mais nous voulons cependant donner notre conception de ce terme, inspirée des ouvrages des spécialistes en traductologie. Même si chacun a une vision différente, à cause du fait que la culture est une construction intellectuelle, une explication largement acceptée est celle de « modes de vie et de pensée communs à une communauté donnée et qui conduisent les individus appartenant à cette communauté à agir dans certaines situations sociales d'une façon commune » (Coordonnier, 2002 : 40). Pour une vision plus détaillée sur l'ensemble qui forme la culture – mais qui devrait inclure aussi la coordonnée temporelle, pour rendre son caractère toujours changeant – nous citons un fragment de Komissarov :

> Les gens qui appartiennent à la même communauté linguistique sont membres d'un certain type de culture. Ils partagent beaucoup de traditions, habitudes, modalités de faire et de dire les choses. Ils ont en commun la connaissance sur leur pays, sa géographie, son histoire, son climat, ses institutions politiques, économiques, sociales et culturelles, son éthique et ses tabous et beaucoup d'autres choses.[1] (Komissarov, 1991 : 33)

La raison d'être de la traduction est justement l'existence des langages, dans l'opinion de Komissarov, ce qui explique la nécessité et l'apparition de *l'interlingual communication* (1991 : 33). Quand on se propose comme objectif de surmonter la barrière linguistique, l'absence de la compréhension des cultures de départ et d'arrivée est un obstacle important. Selon le même auteur (1991 : 46), en tant que véhicule d'intérêt des éléments interculturels, la traduction d'une culture vers l'autre apporte aux lecteurs cible des idées et des faits inhérents dans la langue-culture source, étend leur horizon culturel, leur fait découvrir d'autres coutumes, symboles et croyances. Ce rôle éducatif de la traduction est largement reconnu, bien que de nombreux spécialistes en traductologie – comme Marianne Lederer et V.N. Komissarov – attirent l'attention des praticiens de la traduction sur le fait qu'il ne faut pas sous-estimer le lecteur.

L'inutilité de donner une définition figée à la culture pour l'analyse traductologique vient du fait que rien n'est définitif dans les paramètres de la culture. Les réflexions théoriques, les coutumes pratiques et même la langue d'expression changent avec l'évolution de l'histoire, comme observent Delisle et Wordsworth, qui affirment que « les limites de la culture sont fluides, mouvantes » (1995: 193). Si la culture est l'élément idéologique qui unit une communauté, elle comprend aussi l'unité politique d'une zone géographique. Les deux éléments vont prouver leur importance dans la partie analytique de notre travail, quand nous parlerons de la compréhension du texte dans la perspective de l'atmosphère et de la période historique.

La richesse des paramètres culturels fait évoluer la culture cible entière, si l'on considère que, dans son travail, le traducteur importe des caractéristiques culturelles, des informations nouvelles et des spécificités insolites pour le lecteur. Dans le VII[e] chapitre du volume *Les traducteurs dans l'histoire* (1995 : 193), Delisle et Woodsworth réalisent un portrait général de la figure du traducteur au cours des siècles ; nous en avons extrait et

[1] Notre traduction de l'anglais.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

paraphrasé les traits qui prouvent la nécessité d'une connaissance rigoureuse des cultures impliquées :

Traits culturels dans le portrait du traducteur

a. Il habite les villes, lieux de carrefours culturels.

b. Il s'intéresse aux valeurs culturelles étrangères pour le bénéfice de la ville.

c. Il attend l'apparition des nouveautés littéraires dans les centres culturels.

d. Il réalise aussi des traductions commanditées par les érudits.

e. Il voyage pour trouver des œuvres nouvelles et pour connaître davantage sur la culture qu'il va traduire.

f. Il dédie le livre au protecteur et la préface au lecteur.

g. Il choisit les textes à traduire en fonctions de ses préférences de genre et de ses convictions pédagogiques. (Delisle, Woodsworth, 1995 : 194-202)

Même si ce portrait ne vise pas nécessairement le traducteur moderne, nous considérons que parmi ces traits se retrouvent aussi quelques particularités des traducteurs contemporains. L'exception serait peut-être l'intérêt pour le développement culturel de son pays qui a été complété par la motivation financière.

Les solutions traductives les plus rencontrées pour des problèmes de traduction d'ordre culturel sont l'adaptation et l'explicitation. Komissarov semble mélanger les deux procédés dans une seule notion appelée *pragmatic adaptation* : « offrir des informations supplémentaires dans le texte cible pour compenser pour la manque de certaines connaissances partagées par les récepteurs du texte source »[2] (Komissarov, 1991 : 42). La solution apparemment simple de cet auteur pour les problèmes soulevés par la traduction culturelle est de les remettre sous la forme d'un problème de langue et de les introduire dans la théorie linguistique de la traduction.

D'autre part, Marianne Lederer est une des spécialistes qui encouragent l'intervention minimale du traducteur pour aider la compréhension par le lecteur, en décourageant l'explicitation et les notes en bas de page pour favoriser les éclaircissements dans le contexte. Selon l'auteure, ces stratégies de traduction sont inutiles si le texte apporte progressivement des éclaircissements, mais elle recommande l'ajout d'un glossaire à la fin de l'œuvre. Dans les cas où les emprunts s'expliquent par le contexte, Lederer est d'avis que le traducteur ne doit pas offrir d'informations supplémentaires. Elle suggère de prendre l'exemple des auteurs « bi-culturels » qui écrivent d'une manière assez détendue et qui ont l'intuition native de doser correctement l'implicite et l'explicite sans « s'acharner à traduire chacun des éléments linguistiques » (Lederer, 1998 : 161). Dans le cas des termes qu'on ne connaît pas du tout, l'explicitation peut être absente ; c'est le cas du *gulab-jamuns* indien trouvé par la chercheuse française dans une traduction d'un auteur qui appartient à la culture indienne et à celle britannique simultanément : le terme est reporté en français, mais le lecteur peut se faire une impression vague sur ce plat en découvrant qu'un personnage ne le mange pas à cause de son

[2] Notre traduction de l'anglais.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

diabète. Le sens du référent n'est pas dévoilé, mais découvrir sa fonction (un plat qui contient du sucre) est jugé comme suffisant. Ainsi, le lecteur reçoit-il les descriptions des cultures, intégrées dans l'ensemble du texte, et non pas celles des termes reportés qui « font le lecteur sortir du récit » (Lederer, 1998 : 167). La vision de Marianne Lederer nous semble très intéressante et cohérente, raison pour laquelle nous en extrairons quelques conclusions schématisées :

a. La traduction ne transmet pas toute la culture, mais seulement une partie.

b. Le lecteur ne doit pas être sous-estimé.

c. L'explicitation est acceptée seulement si le message était autrement compromis.

d. Les approches différentes de traduction donnent des versions différentes, mais des adeptes existent pour chacune d'entre elles.

Nous voulons suivre dans la partie d'analyse de la traduction dans quelle mesure la traductrice a appliqué ces conseils généraux. Selon notre opinion, les règles d'une traduction réussie se trouvent dans l'intuition de chaque traducteur expérimenté.

2. Le nom propre dans le paradigme culturel

La partie la plus particulière des éléments qui composent la langue-culture pourrait être l'onomastique, et plus précisément l'anthroponymie. Les noms propres sont parfois le seul indice qu'on nécessite pour deviner l'origine culturelle d'une personne. Un lecteur quelque peu avisé saura qu'un Giovanni vient probablement d'Italie, un John de l'Angleterre et un Vladimir de Russie. En écrivant un roman, les auteurs dédient souvent beaucoup de temps au choix des noms de personnages, qui peuvent avoir des significations subtiles. Cela a une pertinence particulière pour les traducteurs, surtout pour ceux qui sont aussi des écrivains à leur tour et qui n'osent pas traduire les noms propres. Michel Ballard affirme que certains auteurs ont la prétention que les noms ne soient pas traduits, que le traducteur les reprenne tels quels (Ballard, 1998 : 199). D'ailleurs, Georges Mounin soutenait aussi en 1956 la non-traduction des noms propres : « l'illusion d'un texte écrit directement dans notre langue […] comporte une limite infranchissable : les noms propres, qu'il faut garder dans la forme étrangère toutes les fois qu'elle n'est pas francisée » (Mounin, 1994 (1956) : 78).

Si quelques prénoms ont des correspondants dans deux ou plusieurs langues – Peter, Pierre, Piotr, Pedro, Pieter, Petru, etc. –, la traduction des autres est bloquée par ce que Michel Ballard appelle « la non-coïncidence globale des systèmes de désignation » (Ballard, 1995 : 203). Dans l'analyse de la traduction que nous allons effectuer dans la partie suivante, nous aurons quelques exemples de noms propres adaptés.

3. Analyse de la traduction du Testament français

La traduction que nous analysons a été réalisée par Virginia Baciu et publiée en 1997 aux éditions Univers, en Roumanie. L'histoire du jeune homme russe qui passe ses vacances d'été chez sa grand-mère française et devient marqué par les deux cultures dans lesquelles il est élevé, le sujet du roman *Le testament français* se déroule tant en Russie, qu'en France. Le

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

transport des termes et des idées vers la troisième culture impliquée, la culture roumaine, impose au processus de traduction une attention augmentée aux éléments culturels, basée sur une connaissance optimale des trois actants.

a. L'architecture en traduction

Le mélange des cultures française et russe revient à l'attention du lecteur partout dans le roman, mélange dont les conséquences apportent rarement quelque chose de bon : le petit Russe qui connaît bien le français et les histoires fascinantes sur la France d'antan souffre parce qu'il est différent, le tsar Nicolas abdique « immédiatement » après le fastueux banquet donné à son honneur à Cherbourg et le personnage principal n'arrive pas à publier son roman parce qu'il semblait *trop* bien écrit en français par un écrivain russe.

Ni l'influence française dans les villes russes n'est mieux reçue : la tentative d'un « gouverneur ambitieux » de faire construire « toute une avenue portant l'empreinte du style moderne » (Makine, 1995 : 34) ne résiste pas à la furie de la Révolution d'Octobre[3], qui critiquait le style décadent de l'art bourgeois occidental. La traductrice se trouve devant un défi stylistique, en ayant pour tâche de décrire en roumain l'intrusion du style architectural français dans la petite ville russe « figée à la bordure des steppes dans un étonnement profond devant l'infini qui s'ouvrait à ses portes » (Makine, 1995 : 34)

Termes architecturaux Version française	**Termes architecturaux Version roumaine**
Sinuosités, galbes, courbes	Sinuozităţile, reliefurile, curbele
Un immeuble aux étranges œils-de-bœuf ovales	O clădire cu stranii ferestruici ovale
Tiges de rosiers décoratifs entourant les entrées	Lujeri de trandafiri decorativi care încojurau intrările
« Surabondance » architecturale	"Supraabundenţă arhitecturală"
Deux visages de jolies bacchantes	Două chipuri frumoase de bacante
Isba	Izba
(Makine, 1995 : 34-35)	(Makine, 1997 : 21-22)

Ces termes, extraits d'un seul fragment du livre, choisis pour leur appartenance au domaine architectural, ont été traduits avec des stratégies différentes. Ceux qui n'avaient pas d'équivalent en roumain ont été rendus par un autre terme, proche comme signification. Le terme *galbe*, traduit par *relief* signifie « contour, profil plus ou moins courbe d'un membre d'architecture, d'un vase, d'un meuble »[4] ; trouver trois termes qui signifient presque la même chose est un défi important et ce choix semble satisfaisant. Peut-être aurions-nous choisi la variante « sinuozităţile, *rotunjimile*, curbele » pour exprimer la même idée de courbe harmonieuse. Un autre terme lié à l'art de construire les bâtiments est *œils-de-bœuf* qui a été rendu en roumain par *ferestruici* ; les œils-de-bœuf étant des « lucarnes à fenêtre ronde ou

[3] La révolution d'octobre 1917, qui a créé le premier Etat communiste de l'histoire et ensuite, l'Union des républiques soviétiques en 1922.
[4] Cf. http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/galbe/35857?q=galbe#35822 , date de la consultation 23.11.2013, 20h.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

ovale »[5], leur correspondant en roumain serait simplement *lucarnă*. Le terme rencontré dans la traduction publiée, *ferestruică*, est une sous-traduction qui ne transmet pas le sens de « petite ouverture pratiquée dans un toit »[6]. Pour la traduction du dernier terme, *bacchante – bacantă*, nous pouvons observer l'emprunt du français, originant du latin *bacchans,-tis*, transformé à l'aide de l'adaptation phonétique pour l'acceptation définitive dans le lexique roumain.

La Révolution d'Octobre, qui a supprimé tous les privilèges à caractère religieux et qui a séparé l'Église orthodoxe de l'État, a mené aussi à la destruction des symboles de l'Église. Une telle conséquence néfaste a affecté l'un des piliers culturels de la petite ville ruse : la transformation de l'église dans un cinéma. « L'église décapitée », comme Charlotte l'a appelée, a perdu sa coupole dorée et son iconostase pour que le cinéma *La Barricade* y reçoive ses premiers spectateurs. Après qu'Aliocha et sa sœur découvrent la vérité sur le cinéma de leur ville, ils avouent que « nous avions vu s'élever au-dessus de la bâtisse trapue (dont le passé nous était inconnu), la silhouette élancée d'un bulbe doré et d'une croix » (Makine, 1995 : 37). Le sens de ce *bulbe doré*, qui représente la coupole de l'église, n'exprime pas seulement une racine de quelques plantes, mais aussi un « renflement à la base ou au milieu d'une flèche d'église, d'un clocher, etc. »[7] La traductrice choisit cependant d'expliciter et de reprendre le terme *coupole*, peut-être en sous-estimant son lecteur roumain.

b. L'anthroponymie en traduction

Nous avions affirmé, en nous ralliant aux opinions de Mounin et Ballard, que les noms propres ne devraient pas être traduits. En prenant le cas de Charlotte Lemonnier, un des personnages centraux du roman, la sonorité de son nom nous indique son origine française. Ce n'est pas par une faute de traduction qu'elle devient « Charlota Norbertovna », mais par l'intention d'un de ses voisins de Saranza, la ville où elle passe la dernière partie de sa vie. L'effort de Gavrilytch d'être poli et de parler avec Charlotte, qu'il respectait beaucoup, se traduit aussi dans le fait qu'il russifie son nom et qu'il la salue en français :

> « - Bonjour, Charlota Norbertovna !
> Oui, il était le seul, dans la cour, à l'appeler par son prénom français, légèrement russifié, il est vrai. Mais qui plus est, il avait retenu, on ne savait plus ni quand, ni comment, celui du père de Charlotte et il formait ce patronyme exotique – « Norbertovna » – le comble de la politesse et d'empressement dans sa bouche. » (Makine, 1995 : 32)

Le choix de la traductrice roumaine de ne pas expliquer la formation du patronyme russe s'inscrit dans les recommandations faites par Marianne Lederer, de ne pas introduire des notes en bas de page ou d'expliciter quand le texte offre des éclaircissements suffisants. Le lecteur comprend que le nom propre insolite à une liaison avec le nom du père de Charlotte, ce qui est l'essentiel. Les suffixes utilisés pour les patronymes (qui signifient soit *fils de*

[5] Cf. http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C5%93il-de-b%C5%93uf/55647?q=oeils-de-boeuf#55275 , date de la consultation 23.11.2013, 20h.
[6] Cf. http://www.mediadico.com/dictionnaire/definition/lucarne , date de la consultation 23.11.2013, 20h.
[7] Cf. www.mediadico.com/dictionnaire/definition/bulbe , date de la consultation 23.11.2013, 19h.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

« ovitch », soit *fille de « ovna »*) sont ajoutés au prénom du père dans les pays slaves de l'Est de l'Europe.

> « - Bună ziua, Charlota Norbertovna!
> Da, era singurul, din curtea aceea, care o chema pe numele ei franţuzesc, uşor rusificat, e drept. Ba mai mult, ţinuse minte, nu se mai ştia nici când, nici cum, prenumele tatălui Charlottei şi alcătuia numele acela exotic – „Norbertovna" – culmea politeţei şi a curtoaziei în gura lui. » (Makine, 1997 : 19-20)

Probablement à cause de la proximité géographique, qui augmente la possibilité que le lecteur connaisse déjà cette règle de formation des patronymes, la traductrice n'ajoute aucune explication supplémentaire aux explications du texte. Les autres noms propres qu'on rencontre dans le roman sont traduits tels quels, avec des rares adaptations phonétiques : Glacha – Glaşa, Norbert et Albertine Lemonnier (une seule fois nous rencontrons dans la versios roumaine le nom Adrienne Lemonnier – page 8, mais nous suspectons que c'est une faute de frappe), Fiodor – Fiodor, Avdotia – Avdotia etc.

Le contact des cultures et de l'histoire, dans le cas de la Russie et la Roumanie, rend la compréhension du texte traduit plus facile. Un exemple qui soutient cette affirmation est le cas du patronyme *Norbertovna*, dont le sens peut être compris sans d'autres interventions supplémentaires. Une autre situation de traduction connue par le lecteur roumain comme réalité quotidienne dans le passé communiste sont les files d'attente ou *cozile* ; « je suivais une file d'attente interminable qui serpentait aux abords d'un magasin d'alimentation, puis, franchissant le seuil, s'enroulait à l'intérieur […] ma sœur vint me rejoindre : à deux nous avions droit à la double quantité de la marchandise rationnée » (Makine, 1995 : 59). Le communisme a fait connaître aux Roumains aussi cette règle qui limitait la quantité de nourriture qu'ils pouvaient acheter mensuellement, l'atmosphère générale, l'espoir de trouver du pain et quelque chose à manger aux magasins et les longues heures passées à la queue sont rendues en roumain très facilement.

Conclusion

La traduction que nous avons étudiée est réalisée par une praticienne roumaine, ce qui a une influence significative sur son travail. La proximité géographique de la Russie et de la Roumanie est un avantage pour la traduction, car les idées liées au régime politique, aux réalités quotidiennes et même au climat sont comprises et transmises plus naturellement. Nous avons découvert que la compatibilité des cultures source avec la culture d'arrivée a permis la création d'un texte homologue qui respecte le sens et la nature du texte initial.

La traduction en roumain du *Testament français*, roman distingué avec le prix Goncourt, le prix Médicis et le prix Goncourt des Lycéens l'année de sa parution, s'imposait le plus tôt possible. À l'aide de la traduction de Virginia Baciu, le public roumain a pu savourer la pseudo-autobiographie (Clément, 2009 : 10) de Makine et l'immense fresque des vastes plaines de Sibérie pendant l'ère soviétique. La richesse des symboles culturels présents dans le roman en font une matière de recherche particulièrement intéressante pour la traduction du texte et des cultures.

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)

Note : Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.

Corpus

MAKINE, Andreï, *Le testament français*, Editions Mercure de France, Paris, 1995, ISBN 2-7152-1936-9, 311p.
MAKINE, Andreï, *Le testament français*, Editura Univers, Bucureşti, 1997, ISBN 973-34-0470-5, 209 p.

Bibliographie

CORDONNIER, Jean-Louis, « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés » in *Meta, journal des traducteurs / Meta: Translator's Journal*, vol.47, no.1, 2002, pp.38-50 http://www.erudit.org/revue/meta/2002/v47/n1/007990ar.pdf
DELISLE, J., WORDSWORTH, J., (VII[e] chapitre) *Les traducteurs dans l'histoire*, Les Presses de L'Universié d'Ottawa/Éditions UNESCO, 1995, ISBN PUO 2-7603-0412-4, ISBN UNESCO 92-3-203138-8 http://books.google.ro/books?id=b6ujqR43m58C&pg=PA193&hl=ro&source=gbs_toc_r&cad=4#v=onepage&q=fluides&f=false
KOMISSAROV, V.N., « Language and Culture in Translation: Competitors or Collaborators ? » in TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol.4, no.1, 1991, pp. 33-47 http://www.erudit.org/revue/ttr/1991/v4/n1/037080ar.pdf
LEDERER, Marianne, « Traduire le culturel » in *Palimpsestes*, (sous la direction de) Paul Bensimon et Didier Coupaye, no. 11, 1998, Presses de la Sorbonne Nouvelle, ISBN 2-87854-137-5, pp. 161-172
BALLARD, Michel, « La traduction du nom propre comme négotiation » in *Palimpsestes*, (sous la direction de) Paul Bensimon et Didier Coupaye, no. 11, 1998, Presses de la Sorbonne Nouvelle, ISBN 2-87854-137-5,
CLEMENT, Murielle Lucie, *Andreï Makine. (Etudes réunies et présentées par Murielle Lucie Clément),* Editions Rodopi, 187 p.
MOUNIN, Georges, *Les belles infidèles*, Presses Universitaires de Lille, 1994, ISBN 2-85939-459-1 (1[e] édition parue en 1955 aux Cahiers du Sud)

BDD-V555 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:46 UTC)